



Le Courrier

N°3 - JUILLET 2017

Association membre de l'Inter-associatif européen de psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement lacanien pour la
psychanalyse freudienne
Siège social : 97 boulevard Arago, 75014 Paris

www.cartels-constituants.fr

Les coordonnants

Coordonnants de l'accueil : Marie Diebler et Jacques Nassif.

Coordonnants de la passe : Jean-Michel Darchy et Claire Colombier.

Coordonnant du Courrier : Claire Colombier, avec Albert Santelli, Isabelle Dufresnoy et Marie Diebler.

Coordonnant du site : Bertrand Phésans (administrateur du site), avec Claire Colombier pour la mise en ligne du *Courrier*.

Coordonnant des groupes au travail, des journées des CCAF et des AG : Bertrand Phésans.

Les délégués

– à l'*Inter-associatif européen de psychanalyse* : Martine Lesbats-Aimedieu, Michel Didierlaurent, avec Marie Diebler, Jacques Nassif et Christine Roosen.

– à *Convergencia* : Christophe Amestoy, pour les réunions du Comité de liaison français, et Michèle Skierkowski, pour les réunions du Comité de liaison général, et les colloques et congrès qui les accompagnent.

Responsabilités au niveau de l'association loi 1901

- *Trésorerie* : Michel Didierlaurent, et Isabelle Dufresnoy
- *Président* : Bertrand Phésans

L'impression et le façonnage du *Courrier* sont réalisés par



*Vie des CCAF,
IAEP, Convergencia*

JOURNÉES DES CCAF DES 17 ET 18 JUIN 2017

dans les locaux de l'USIC, rue de Varenne, Paris 7^e

Compte-rendu du 17 juin matin, par Albert Maitre

Il est à préciser que cette réunion n'est pas une assemblée générale statutaire. C'est une rencontre de travail visant à élaborer la position des CCAF et à préparer les propositions qui seront soumises au vote de la prochaine AG. Nous avons le plaisir d'accueillir un nouveau membre : Sihem Keller

DU LIEN SOCIAL ET DE SON ORGANISATION

Un débat s'ouvre sur le mode de la mise au travail de notre association suite à une certaine crise de la gouvernance au CCAF. En effet, lors de la dernière AG (janvier 2017) un président et un trésorier ont été élus pour satisfaire aux obligations de la loi de 1901 sur les associations. Parallèlement, des collègues se sont proposés pour coordonner diverses activités. La réunion de l'ensemble constituant le collectif des CCAF, apte à prendre les décisions engageant notre association. Il apparaît donc que cette nouvelle modalité de fonctionnement fait disparaître l'entité « bureau ». Cette orientation résulte des difficultés apparues lors de la dernière AG pour constituer un bureau.

Un débat s'ouvre sur les modalités du lien social des analystes, qui s'avère problématique, actuellement, dans la plupart des associations et qui se caractérise précisément par l'évitement de nos collègues à prendre des responsabilités institutionnelles. Il est rappelé que cette situation n'est pas propre aux associations psychanalytiques. Elle se rencontre dans toutes les formes actuelles du lien social. Qu'est-ce qui dans l'air du temps pousse à une telle situation de désintérêt pour la chose publique ? Ne serait-ce pas la captation par nos divers écrans qui nous incite à croire à une omnipotence narcissique qui nous détournerait de l'Autre ? Chacun est invité à faire part de ses idées à ce propos.

À cette observation d'ordre général s'ajoutent les circonstances et facteurs propres à chaque association. Il est rappelé que les derniers exercices des bureaux des CCAF ont connu des difficultés. Certains considérant que dans les bureaux s'étaient manifestés des excès d'autorité, d'autres estimant que ce point de vue devait être relativisé du fait d'une certaine apathie des membres. Il est regrettable que ces tensions n'aient pu trouver au sein de nos rencontres une élaboration ayant permis leur dépassement. Il s'en est suivi des éloignements et des démissions qui sont un appauvrissement pour notre association. Une fois de plus se vérifie que les analystes n'ont pas plus d'aptitude à vivre leur lien social que les moins avertis de leurs semblables.

L'expérience de notre nouveau mode de fonctionnement institutionnel fait apparaître la nécessité institutionnelle d'une continuité entre nos rencontres et pour l'organisation de celles-ci. La fonction du président semble devoir être la

plus propice à représenter cette continuité et à faire le lien entre les coordonnants de divers projets.

À PROPOS DE LA PASSE

Jean-Michel Darchy, coordonnant de la passe, nous fait part des difficultés de fonctionnement du dispositif. La formation des jurys est rendue difficile du fait de la fréquence de l'indisponibilité alléguée par les membres potentiels lorsqu'ils ont été tirés au sort, même si on peut se féliciter de la participation des collègues d'autres associations qui peuvent suppléer à ces absences.

Les échanges avec l'association Encore se poursuivent pour envisager une participation éventuelle au dispositif de la passe bien qu'elle ne fasse pas partie de l'I-AEP et que de ce fait les conceptions respectives du lien social des analystes diffèrent.

Suite à la rencontre du 1^{er} avril sur la passe, le terme « jury » est mis en débat. Certains estiment qu'il est inapproprié dans la mesure où sa position ne s'exprime pas par un jugement d'admission ou de rejet ni par un vote. Ils proposent de lui substituer celui de « cartel d'adresse de la passe ».

Du débat qui s'en suit où sont évoquées les différentes connotations du signifiant « jury », y compris celle relevant du judiciaire, il est convenu de garder ce terme en précisant cependant ce qui caractérise sa fonction.

Est abordée ensuite la question des passeurs. Il s'avère qu'ils ne sont pas assez nombreux pour permettre un renouvellement et une diversification.

Si les statuts précisent qu'un passeur ne peut pas participer à plus de deux passes, dans les faits, le coordonnant, pour assurer le fonctionnement du dispositif, ne peut pas toujours respecter cette disposition.

Concernant la désignation des passeurs, il serait souhaitable que l'analyste qui envisage de l'effectuer puisse en parler à un collègue qui a déjà désigné des passeurs.

La possibilité du choix des passeurs par le passant a soulevé la question d'une dérive possible vers une cooptation de fait et une entorse au principe du témoignage indirect qui est la clef de voûte du dispositif de la passe. Le débat fut autant animé que les avis partagés, si bien qu'un compromis s'est dessiné, tolérant cette possibilité, mais la réduisant au choix d'un seul passeur.

Le coordonnant de la passe nous rappelle que, tous les trois ans, les membres des différents jurys ayant officié doivent en faire retour à l'association.

NB : un CR écrit de la rencontre avec Encore se trouve après le CR des Journées.

Compte-rendu du 17 juin 2017 après-midi

(à partir de textes envoyés par les intervenants et de notes d'A. Laviolette et C. Roosen)

Rappel introductif du contexte polémique des années 80 ayant présidé à la création de l'IAEP avec, jusqu'à il y a peu, des statuts non déposés.

La déposition récente des statuts s'est faite pour des raisons politiques, notamment pour être à même de réagir sur la scène publique.

Retour du séminaire de Gand des 3 et 4 Juin 2017 : *Pourquoi et comment s'associer au collectif psychanalytique ?* par Martine Lesbats-Aimedieu.

La proposition que j'avais envoyée pour y participer

Témoigner de nos expériences dans nos collectifs respectifs. Il pourrait s'agir d'échanger sur les effets dans nos pratiques de nos échanges-rencontres dans nos différents collectifs (pour ma part, aujourd'hui : groupe régional sur Marseille GRP, association française CCAF, rencontres à l'Aire méditerranéenne de psychanalyse et à l'I-AEP).

Nous pourrions discuter de l'apport du collectif et de ses effets sur la mobilisation dans notre pratique clinique et nos références théoriques.

Quelle éthique est soutenue par un collectif de psychanalystes pour ouvrir à un possible devenir psychanalyste et le rester ?

Comment être délégué à l'I-AEP pourrait maintenir cette position analysante de nos références théorico-cliniques dans la rencontre de l'hétérogène des autres associations.

Au séminaire

Je n'ai pas témoigné de mon expérience. J'ai écouté les témoignages magnifiques des Gantoises et des Gantois, sur l'accueil au Gesellschaft PP.

Ils ont souligné que le signifiant *unnehmen* qui signifie « accueillir » veut dire aussi « enlever, accueillir la différence ».

A aussi été évoqué le signifiant *Gemeinschaft*, qui désigne une relation privée à un compagnon pour apprendre, différent de *Gesellschaft* qui désigne une relation avec un but.

Les erreurs de traduction des textes de S. Freud aux USA et leurs effets dans le courant de la psychanalyse dans ce pays et aussi des erreurs dans les traductions italiennes rattachent le malaise au médical aujourd'hui. Comment la trace de l'occupation autrichienne, pendant longtemps, n'a permis à aucun psychanalyste italien d'être lecteur de S. Freud dans la langue de l'ennemi, amenant de graves erreurs de traduction, comme pour *Malaise dans la civilisation* devenu « *l'infelicità* (désagréable) *nella civiltà* » et non pas « *il disagio nella civiltà* ».

Aussi vais-je porter ici mon témoignage

Notre travail pourrait s'articuler en groupe ouvert à tout membre, par exemple une fois par trimestre (autour de la date des coordinations I-AEP); c'est une

possibilité pour nous responsabiliser dans notre participation au travail des CCAF.

Cette expérience de groupe *ouvert*, à dates fixes, c'est celle des coordinations I-AEP où d'autres membres que les délégués peuvent participer. C'est aussi celle du Groupe Régional de Marseille dont les rencontres mensuelles, ouvertes à tous fonctionnent comme une séance d'analyse, avec le tout venant, des thèmes peuvent être lancés ou non, et avec des effets d'après coup, d'une séance à l'autre. Ce même type de fonctionnement se retrouve à l'Aire méditerranéenne.

À CHACUN de nous relancer et de poursuivre.

Échos de la journée de Milan – *Projet de Centre de recherche et de formation en psychanalyse* –

Un séminaire serait prévu à Turin en décembre 2017, puis des États généraux courant 2018.

Il y avait une quarantaine de participants à Milan.

Que penser de ce projet ? De qui est-ce le désir ?

Il n'y a aucun statut.

Cela apparaît d'abord comme un projet italien. Comment cela s'articule-t-il avec le devenir des associations ? avec l'I-AEP ? avec l'Europe ?

Le site :

Il est à nouveau souligné que de nombreuses rubriques ne sont plus mises à jour. Le site ne reflète plus guère la vie des CCAF.

Nous parlons plus précisément des CR des coordinations I-AEP.

La marche à suivre est la suivante : une fois validés par la coordination, ces CR sont envoyés par les délégués I-AEP à l'adresse contact@cartels-constituants.fr adresse dont les messages sont pour le moment redirigés vers Bertrand Phésans uniquement.

Bertrand Phésans se charge alors de mettre en ligne les CR sur le site à la rubrique I-AEP, en accès réservé aux seuls membres des CCAF.

Il est précisé que la consultation de ces CR sur le site de l'I-AEP n'est possible qu'aux seuls délégués.

La démarche peut être la même pour toute demande de mise en ligne sur le site.

Deux questions pourront être mises à l'ordre du jour de l'AG de janvier :

1° : Partage des tâches entre Bertrand Phésans et Claire Colombier. Cette dernière est administratrice du site, mais seulement pour la mise en ligne des *Courrier*. La procédure étant la même pour toutes les rubriques, le partage des tâches pourrait évoluer si nécessaire.

2° : S'il a été redit et confirmé qu'il ne faut pas plus de deux administrateurs pour le site, il serait possible qu'un petit groupe de personnes intéressées non

seulement signale aux administrateurs les textes qu'il conviendrait de mettre en ligne, mais aussi prépare les fichiers .pdf nécessaires à la mise en ligne.

Nous parlons ensuite du Courrier :

Claire Colombier propose que ceux qui le souhaitent puissent recevoir un *Courrier* numérique (envoi du fichier .pdf du *Courrier* en pièce jointe de courriel). Il suffira qu'ils se signalent à C.C. à l'adresse :

[ccolombierpro@gmail.com/](mailto:ccolombierpro@gmail.com)

La version papier continuera, bien sûr, à exister, pour tous ceux qui le demandent.

Il est décidé que *La Lettre des CCAF*, envoyée à titre d'essai avant les journées de juin 2017, est créée et fera lien entre les membres et correspondants des CCAF, les mois où il n'y a pas de parution du *Courrier*. Cette lettre, en format .pdf, fera l'objet d'un envoi numérique seulement.

Il n'a pas été discuté plus avant de la répartition des différents textes et informations entre le *Courrier*, le site et *La lettre des CCAF*.

Nous avons choisi la date du 9 décembre 2017, de 10 heures à 17 heures, pour une journée de travail sur les modifications des articles de nos statuts sur la passe.

Nadine Collin, Claire Colombier et Jean-Michel Darchy préparent ce travail de révision des statuts et enverront le résultat de leur travail dans une *Lettre des CCAF*, préalable à la journée de décembre.

Bertrand Phésans et Michel Didierlaurent s'occupent de la réservation du lieu et de l'organisation matérielle de la journée. Il est prévu plutôt un repas sur place, étant donnée la durée réduite de cette journée de travail, avec plusieurs solutions possibles : « auberge espagnole », « traiteur solidaire », achats assurés par quelques Parisiens (comme en juin).

À partir de 18 heures, a eu lieu la rencontre autour de *Passages secrets de la psychanalyse*, de Paolo Lollo (ères), avec comme intervenants principaux Michel Didierlaurent et Emmanuel Valat.

Nous étions seize personnes pour cette rencontre, pour moitié des membres des CCAF. Parmi toutes les lectures possibles du livre de Paolo, c'est le passage d'une langue à l'autre, d'un signifiant à l'autre, de l'oralité à la littéralité qui a marqué ces échanges.

Martine Lesbats-Aimedieu nous a envoyé pour le *Courrier* un texte où se rencontrent échos de la soirée et de nos débats de la journée.

« Nos questions croisent celles de Paolo Lollo dans ce livre passionnant présenté le samedi soir de manière "éclairée" par Michel Didierlaurent et Emmanuel Valat.

1) Nous nous sommes attachés au questionnement de notre lien social: sur la présence active *du négatif, des choses oubliées*, mises de côté, et *sur les confusions de niveau* où, à certains postes, nous pourrions nous identifier à une fonction de représentativité, « en nous y attachant ».

2) Les effets de passe

Dans nos différents lieux et liens de travail, nous pourrions plutôt attendre « une destitution de quelque chose » (comme nous le propose Michel Didierlaurent). C'est aussi notre projet de travail aux CCAF et peut-être ce qu'on pourrait attendre du Centre de recherche et de formation en psychanalyse. Nous avons interrogé le choix du signifiant recherche, lié à la pensée scientifique, et celui de formation (s'agirait-il de valider des didacticiens ?).

3) LA LETTRE

« Le vif de la force orale des mots »

Le signifiant « constituant » des CCAF est proche d'« instituant » avec ses effets.

Les rencontres des racines des langues étrangères, comme nous le souligne Paolo Lollo, laisseraient surgir « LE RÉEL », une pensée réelle, l'inconscient (sujet de la répétition) ? »

Compte-rendu du dimanche 18 juin matin

établi par C.C., relu par les participants et complété par C. Roosen et N. Collin.

Il est proposé de parler de ce qui nous vient dans l'après-coup des débats du samedi. Plusieurs questions sortent, dont la demande d'un point financier.

Michel Didierlaurent, trésorier, nous explique qu'il doit examiner attentivement les documents remis par le précédent trésorier et qu'il fera un point financier en décembre, où il abordera aussi la question des remboursements (délégation, séminaires, passe).

La question du site est reprise.

Il est prévu de demander à quelles conditions il est possible de dénoncer le contrat de l'hébergeur du site.

S'il est préférable qu'il n'y ait que deux administrateurs techniques du site, il est possible d'envisager qu'un groupe de personnes intéressées repèrent et préparent les documents qu'il convient de mettre en ligne, voire « veillent » sur le site une fois par semaine.

Suit une longue discussion sur le thème du « collectif ».

Ce passage d'un fonctionnement avec un bureau à un fonctionnement avec un groupe de coordonnants est allé un peu vite.

Pourtant, lors de l'AG de janvier 2017, il y a eu un consensus de tous ceux qui étaient présents. Ce qui nous a alors traversé ce dimanche 18 juin 2017, il faut le préciser et remettre au vote en janvier prochain ces nouvelles modalités de fonctionnement.

Ainsi l'AG retrouvera-t-elle sa souveraineté abandonnée en partie lors des deux précédents bureaux/conseils. Car « les choses ne se décrètent pas ».

À retenir cette remarque intervenue dans le cours du débat mais non développée : « Dans le nom des CCAF, c'est le terme « constituant » qui a été le moins interrogé ».

Le débat se poursuit sur la question des didacticiens : les CCAF réunissent des « praticiens », mais certains, sans que cela soit dit, ont/se mettent en place de didacticiens. N'est-ce pas ce rôle des didacticiens qui est au cœur du projet de « Centre européen de recherche et de formation en psychanalyse » ?

La présence dans une association de collègues ayant une grosse clientèle d'analystes en contrôle peut contribuer à la réputation de cette association.

Aux CCAF, ceux qui ont fait enseignement l'ont fait en leur nom, et à leurs risques et périls. Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de didactique qu'il n'y a pas de formation. À l'Aire méditerranéenne, il y a des didacticiens (un par région) qui travaillent à part.

Dans le décours des échanges, deux citations :

« L'inconscient n'est pas démocratique » Alain Didier-Weill

« Le désir de l'analyste échappe à l'institution » Jean-Jacques Moscovitz.

Rencontre du 6 mai 2017 à Paris à l'IPT avec l'association Encore sur le dispositif de la passe aux CCAF

Dans le contexte de la relance des CCAF à partir du dispositif de la passe, travail initié maintenant de longue date, nous avons rencontré quatre analystes de l'association Encore le samedi 6 mai 2017 de 17h à 18h15.

Nous étions trois des CCAF : Nadine Collin, Claire Colombier et Jean-Michel Darchy. Quatre membres de l'association Encore étaient présents : Geneviève Roquefort, membre du directoire, Marie-Claude Labadie, Martine Glomeron et Xavier Fourtou. Cette rencontre avait été négociée dès janvier 2017 par ce dernier, à partir de son intérêt pour le dispositif de la passe aux CCAF, comme passant, puis comme membre du jury potentiel de la passe aux Cartels constituants.

C'est donc par son truchement que nous avons pu prendre langue avec le directoire et, en particulier, avec Geneviève Roquefort en charge (élue) de ces questions au sein du bureau d'Encore, ici dénommé « directoire ».

Le terme de « directoire » est intéressant car, historiquement, il connote le régime politique français durant la Première République du 26/10/1795 (4 brumaire an IV du calendrier révolutionnaire) au 9/11/1799 (18 brumaire an VIII) ; il vient des cinq directeurs, chefs du gouvernement, entre lesquels le pouvoir exécutif et les ministres sont répartis pour contrer le risque de tyrannie frais à cette époque après la Terreur, qui prend fin avec la chute de Robespierre.

Le directoire a eu à lutter contre des complots royalistes, mais aussi contre des Jacobins (« Conjuración des Égaux »), en 1796, qui se solde par leur arrestation et leur déportation en Guyane. Étymologiquement, le mot vient du latin « directorial » qui signifie « itinéraire tracé ». En droit privé, c'est un organe collectif investi d'une autorité.

Initialement était prévue une séquence de travail d'une journée avec l'ensemble des membres de l'association mais Geneviève Roquefort, membre du directoire d'Encore, nous a fait savoir que cette première approche se ferait en comité restreint pour permettre aux membres de débattre auparavant de cette question de la passe en interne.

C'est dire combien cette question met au travail leur institution et son mode d'organisation interne et son type de lien quant à la transmission de la psychanalyse.

On ne mesure pas assez à quel point ces questions peuvent subvertir un « ordre établi » et un style d'échange réglé tout de même par un a priori sur une certaine idée de la hiérarchie.

Première équivoque importante en résonance de la tonalité de la rencontre : le distinguo entre demande de reconnaissance et reconnaissance du désir.

L'une des premières questions posées est révélatrice : « est-ce que certains analystes d'Encore peuvent être membres dans le jury de passe des CCAF ou pas ? »

Ceci nous a amenés à reprendre les statuts des Cartels, à en faire l'historique depuis leur fondation, en passant par l'intégration dans l'I-AEP.

Nous avons pu commenter l'article 7 en insistant sur « la mise en jeu de ce qui peut être repris de la proposition d'octobre 1967, avec les modifications qui lui ont été apportées résultant de l'expérience des CCAF »

Sur la désignation des jurés, nous avons brièvement commenté l'article 7, alinéas 1-a et 1-f :

« 7 *al 1* : les associations de l'Inter-associatif qui soutiennent la procédure, désignent chacune de un à trois jurés potentiels selon les critères qui leur sont propres ».

La durée du mandat a été également interrogée (*article 7-al 1f*) : « ... tirage au sort et 3 jurés sortants, à charge pour le coordonnant d'indiquer aux associations concernées de pourvoir au remplacement des jurés sortants... »

L'association Encore n'est pas actuellement membre de l'I-AEP mais pourrait s'inscrire dans un dispositif élargi, vu l'extrême restriction des engagements effectifs des autres associations de l'I-AEP.

Enfin, il a été rappelé (*article 7-al h*) : « il appartient au coordonnant de la passe d'offrir à un ex-passant, si celui-ci ne fait pas partie d'une association où il pourrait être élu à cette fonction, de participer à la liste des jurés potentiels ».

C'est en l'occurrence ce qui s'est produit pour l'un des participants, membre d'Encore : le coordonnant lui a offert de faire partie de la liste des jurés potentiels.

Beaucoup de questions sur l'expression « *soutenir le désir de l'analyste* » et, à partir de là, sur combien le risque est grand de tomber dans l'objectivation, dans la signification. Comment distinguer les modalités de contrôle de la notion de « dispositif » ?

Questionnement intéressant aussi sur la clinique à spécifier comme « *clinique du psychanalyste* » par rapport à une notion plus extensive de « clinique » au sens large. »

Beaucoup de notions ont été abordées, toutes centrées sur la cure et ce qui en advient à terme, « ça suit son cours » sans cours magistraux.

La conception de la cure, notamment, est un point qui questionne beaucoup. Nous avons insisté sur le fait qu'aux CCAF, l'important n'est pas de « *faire cas* » mais de savoir comment, par rapport à ce qui peut « *faire cas* », soutenir le « *désir de l'analyste* ». C'est un point crucial qui n'est pas a priori repéré à raison du même mode de faire argument. Si le désir de l'analyste n'est pas soutenu, on encourt le risque de l'objectivation et il y a un quiproquo sur l'enjeu de l'interprétation qui passe du sens à la signification référentiellement consistante. L'effectuation de l'analyse est alors verrouillée et peut virer de ce fait à la psychothérapie, au mieux analytique.

La question du *contrôle* a aussi été abordée en résonance implicite à la question de la nomination. D'où l'importance de rappeler, à ce moment-là, l'écart heuristique entre la nomination de l'analyse et la nomination de l'analyste. Nouvelle occasion pour nous de revenir sur la notion de « *clinique analytique* », tout un champ terminologique est – c'est tout au moins ce que nous en éprouvons – à re-préciser. Nous avons pu jeter, mais brièvement, des jalons pour poser l'écart entre ce qu'on désigne usuellement comme « la » clinique » et « la clinique du psychanalyste *in situ* ». Ce qui a permis d'aborder implicitement la question des discours et de l'écart fondateur de la répétition jusqu'à la disjonction entre vérité et production. Ce fut l'occasion de citer le travail de notre collègue Paolo Lollo et de renvoyer au chapitre I « Premier passage, Faire de l'impossible un métier » in : *Passages secrets de la psychanalyse*, éditions Érès, 2017, pages 26 à 46).

Une rencontre sur la notion de clinique du psychanalyste pourrait constituer un point important de travail avec l'association Encore. S'y posent des questions d'éthique, de conduite de la cure, de transmission et de ce qu'une association pour l'analyse freudienne peut garantir ou pas, le type de lien entre analystes qui y est impliqué et nombreuses autres questions.

Dans la foulée, la question de l'identification à l'analyste a été effleurée ainsi que les diverses tentatives théorigènes de Lacan pour rendre compte de l'effectuation d'une analyse.

Pour nous, la constante a été de maintenir qu'une association pour l'analyse freudienne ne peut que tenir d'une même main la question de la transmission et sa manière de s'instituer.

Ce qui a partiellement répondu à une question insistante : pourquoi des personnes *non membres des Cartels* font-elles aux CCAF des demandes de passe alors qu'il n'y a pas de nomination comme telle, au sens d'une habilitation au titre d'une garantie ? À quoi une association comme les CCAF fait-elle bord ?

C'est sur ces points que nous avons terminé, en précisant l'esprit d'ouverture et la mise à plat nécessaires pour la préparation d'un séminaire.

Il ne s'agit pas de convaincre mais de mettre au travail ces questions, avec pour seul vecteur que la manière de s'instituer est le seul garde-fou contre toute dérive dogmatique, contre tout savoir épigonal. L'analyse avant tout, mais en précisant ce qu'elle est comme pratique et ce qu'elle n'est pas.

Sont donc apparues les lignes de force de notre position, qui consiste à privilégier l'analyse sur l'analyste au détriment du « socius psychanalyticus ».

Un rendez-vous est à proposer après notre prochaine AG pour ne pas décevoir une attente forte dans une bonne partie de la communauté analytique.

Jean-Michel Darchy, coordonnant de la passe aux CCAF

Comme l'écrit Jean-Michel Darchy, une rencontre avec l'association Encore sur la clinique du psychanalyste serait pertinente.

Lors de nos échanges, alors que nous abordions notre questionnement autour des termes de « jury » et juré », j'ai fait état de l'éventualité de parler de « cartels d'adresse de la passe », en lien avec le cartel d'adresse du dispositif sur la pratique, soulignant en même temps l'importance du témoignage indirect dans ces deux dispositifs.

Cette dimension du « témoignage indirect » qui fait la spécificité de notre dispositif sur la pratique n'a pas été questionnée mais il nous a été demandé de quoi nous parlions, si nous parlions de « cas ». À Encore, pas question de parler de « cas » et les analystes doivent être « en contrôle ».

Sans que nous ayons le temps d'en parler, a alors été évoqué l'Ouclipo (Ouvroir de clinique potentielle), dont la présentation précise en effet que, si les supports de travail comportent des textes cliniques (mais pas seulement), les participants sont soumis à la contrainte « de ne pas proposer comme support un matériel clinique issu de leur propre pratique. »ⁱ

Claire Colombier

ⁱ La présentation complète de l'Ouclipo se trouve à l'adresse suivante : <http://associationencore.fr/seminaire-ouclipo/>

La rencontre

Les cures psychanalytiques, les passes, les cartels fonctionnent sur des rencontres — bonnes ou mauvaises, c'est à considérer dans chaque cas. Mais ces rencontres peuvent-elles être étendues au collectif, celui des institutions comme celui du regroupement des institutions entre elles ? Comment faire en sorte que l'opportunité du bon moment (le bonheur) ne soit pas fugace et produise un dépassement au fond toujours inattendu ? Effet de hasard ? C'est d'en juger — pour ou contre — que nous débattons. La contingence des rencontres, le suspense (qui n'est pas l'*Aufschub*, la suspension) assurent-ils les effets subjectifs d'une version vers le Père, de la contingence à la nécessité ? Effet de surprise, quand les déplacements de l'inconscient prennent le sujet à contrepied — comme à rencontrer le monstre du Loch Ness auquel on ne pouvait pas croire auparavant. En un mot : qu'est-ce que les rencontres dans Convergencia peuvent augurer ? Comment dépasser les présupposés pour avancer, afin de susciter de l'imprévu ?

Texte de Pierre Smet pour Acte analytique, discuté par Christophe Amestoy.

Plutôt faire l'Un qui s'excepte de tout que n'être pas du tout. C'est le mouvement logique, exprimé en postures modales classiques ce qu'il en est du passage (littoral) entre 'Il n'y a de x, non phi de x' vers l'au-moins-Un ou la posture de d'exception (Il y a un x non phi de x). Pour mieux me faire comprendre de ce qui se passe dans la rencontre : c'est dans la hâte anticipative à la rencontre que je me conclus en un semblant, comme appui à une certaine identité (comme on l'indique actuellement), que je m'accorde une certaine existence (rien peut-être / peut-être rien) et je dis : « Comment vas-tu ? » ou « Il fait beau aujourd'hui ». (Une borroméanisation des trois moments – instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure – semble évidente comme présentation de cette rencontre).

Schématisme à trois / instant de voir – temps pour comprendre – moment de conclure



Dans cette première rencontre, un certain savoir ne semble plus jouer son coup, je dirais jouissif et... se substitue alors un insu, mais un insu-que-sait. L'insuccès de inconscient, nous savons ce que cela veut dire, c'est l'amour ! Autrement dit : le savoir se clive incommensurablement de la vérité. La vérité, c'est la vérité du « je dis... », de « je parle... »

La rencontre met donc en jeu l'inconscient ou plutôt le met en dehors. Dans le jeu de la rencontre peut-être un peu spéciale avec l'analyste, nous parlerions plus d'une mise-en-place d'une relation d'aliénation. Le sujet, on l'a vu, évite ce qu'il y a là, à rencontrer (*distuchia*). Mais quelle serait donc cette rencontre, probablement unique ? Qu'est-ce qui nous empêcherait de la faire ? Est-ce le lien en tant que tel avec l'autre, est-ce le transfert lui-même (défini par Freud comme résistance) qui en fait l'obstacle, est-ce l'intersubjectivité qui nous donne des yeux à ne pas voir, des oreilles à ne point entendre ? Est-ce l'idéalisation même qui nous l'interdit ?

Il y a certaines réponses qui nous sont données par Lacan à ces questions. Mais, tout d'abord, il nous met les pendules à l'heure en disant que la vraie rencontre ne se situe pas, comme nous la présentions plus haut, dans la tension entre la non-existence (du côté de la posture féminine)ⁱⁱ et la position du père de la horde comme « au-moins-un », mais entre le « pas-tout » en tension « vers le père », comme « père-version ».

Schématisme quantique de sexualité

Homme	Femme
$\exists x, \overline{\Phi(x)}$	$\overline{\exists x, \Phi(x)}$
$\forall x, \Phi(x)$	$\overline{\forall x, \Phi(x)}$

La rencontre est de l'ordre de la tuchè, de la contingence, ou bien de quelque chose ou presque « cesse de ne pas s'écrire » vers une nécessité d'une 'lekton', qui désigne la capacité de pouvoir dire (ne cesse pas de s'écrire). Maldiney le dit d'une autre façon : « L'altérité ne peut être que rencontre. Et toute rencontre a lieu dans la surprise »ⁱⁱⁱ. Mais, on a beau dire, la contingence car il n'y a là rien d'autre que rencontre chez le partenaire des symptômes, de tout ce qui chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel^{iv}. Nous ne devons pas parler de ce rêve éveillé sur le rapport sexuel d'un couple homme-femme dans la relation amoureuse pour savoir l'exclusion effective de cette contingence, nous ne parlerons pas non plus, dans la même ligne d'idées, du peu de contingence exclusive dans la rencontre analyste-analysand. À voir là-dessus la non existence de l'acte sexuel dans la répétition infinitésimale.

Une question qui revient souvent chez des auteurs que nous avons consultés en préparation de notre texte est si la rencontre se prépare ou non. Par exemple, F. Vicente considère que la rencontre présuppose un terrain fait de l'histoire de chacun : « l'histoire subjective, avec les traces que l'autre va réveiller »^{vi} à nouveau chez moi. Mais un réveil présuppose quand même une présence-absence. Cette présence-absence est-elle historique ? Sommes-nous peut-être en attente (*Erwartung*) d'un certain réveil ? Minard^{vii} dit la chose suivante : « la rencontre d'un autre, même attendue, est relativement étonnante, et parfois

traumatiquement décevante. C'est très souvent que quelque chose de l'autre nous met en boule, saisi de peur, ou bien nous pousse à bouger dans tous les sens d'une façon désordonnée; dans cette dernière éventualité, nous sommes pris de rage jusqu'à casser nos ressorts. Dans les deux cas, chacun éprouve alors des tensions très difficiles à tolérer. »

Mais articuler quelque chose en dire avec la contingence de la rencontre, qu'est-ce ? Signifiantiser quelque chose de ce « pas-tout » dans ce « lekton » (des Stoïciens), en mots ? N'est-ce pas déjà une contradiction ? Et, encore plus dure, en témoigner dans un colloque ou en association de psychanalyse où l'objet change d'allure imprédictive et quelque objet prédictif, c'est-à-dire théorique (ecclésiastique) partagé ?

C'est dans ce sens que je comprends pourquoi Lacan considère que la psychanalyse est une escroquerie..., mais il ajoute : autant que la poésie. Mais cela n'exclue [*sic*] pas que nous pouvons en conf-errer ensemble. Hmm.

Pour *Acte psychanalytique*. Bruxelles, 18 mai 2017.

ⁱ L'insu-que-sait de l'Une Bévée s'aile la mourre. Remarquez que l'insu de l'ICS est objectivé dans le 'que', que 'bévue' exprime aussi une diplopie, une double vue, et que 'la mourre' est un jeu connu dans le sud de la France. Il est intéressant de creuser l'équivoque non-arbitraire de cette expression de Lacan.

ⁱⁱ Bien que nous rencontrons souvent dans notre pratique des discours de ce genre.

ⁱⁱⁱ *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Ed J. Million, 1991, p. 80.

^{iv} J. Lacan, *Séminaire XX*, 26 juin 1973.

^v J. Lacan, *Séminaire XIV*, La logique du fantasme.

^{vi} Vicente, p. 132.

^{vii} Tosquelles, *De la personne au groupe*, p. 35.

Discussion : Drôle « d'endroit ou d'envers » pour une rencontre

Je ne devais pas être là aujourd'hui pour discuter ce travail, un premier tirage au sort m'a désigné pour lire un texte d'une association qui n'est finalement pas là. Et, pour terminer, je tombe sur le texte de nos amis d'Acte analytique écrit en « lacanien » et pour la lecture duquel je ne me sens pas du tout à la hauteur. Je décide de jouer tout de même le jeu, en me laissant porter vers mes associations. En cela, je dois aussi remercier mes collègues des CCAF pour leur aide : Michèle Skierkowski et Jean-Michel Darchy, que certains connaissent ici.

Ce texte est un texte collectif de l'association Acte psychanalytique, qui est représentée aujourd'hui par Pierre Smet.

La rencontre en associations de psychanalyse, c'est ainsi que Pierre Smet nous annonce son texte. « Plutôt faire l'un qui s'excepte de tout que n'être pas du

tout... », c'est ainsi qu'il commence et c'est sur une onomatopée « Hmm » que cet écrit se termine.

Commençons donc par la fin. « Hmm », « Hum », vient dire le plus souvent le doute, l'incertitude. Mais il suffit d'y ajouter quelques « m », « Hummm », pour que cela glisse vers le soupir de plaisir. Alors sur quoi porte ce « Humm » ? Eh bien, il vient après la phrase, « cela n'exclue [*sic*] pas que nous pouvons en conf-errer ensemble. » Le doute porterait-il sur la possibilité de la conférence, ensemble, dans Convergencia et en tant qu'associations ? Le plaisir porterait-il sur le fait d'errer ensemble dans Convergencia ? Acte analytique souligne que « c'est dans ce sens qu'ils comprennent pourquoi Lacan considère que la psychanalyse est une escroquerie... mais autant que la poésie ».

Ce texte, finalement, pourrait être lu comme une tentative de nous faire percevoir la difficulté à SE DIRE ANALYSTE.

La rencontre dans Convergencia : drôle d'endroit pour une rencontre ; c'est un des titres que j'ai pu lire parmi les textes écrits pour ce colloque mais c'est aussi le titre d'un film de François Dupeyron dans lequel on peut « rencontrer » un homme d'une cinquantaine d'années, dont le véhicule est garé, en panne, sur un parking d'aire d'autoroute. Aire pour évoquer une surface, un lieu mais que nous pourrions entendre comme un lieu « d'airrance ». Enfin, c'est là qu'il dit vouloir prendre le temps de comprendre cette panne. Ce temps d'errance, de questionnement, il le décide pour lui-même se rencontrer. C'est dans ce sens que je crois comprendre cette première phrase de ce texte : « plutôt faire l'un qui s'excepte de tout que n'être pas du tout. » Sur une aire d'autoroute, on n'est nulle part et on peut avoir parfois ce sentiment étrange que, dans cet espace en transit (ni le lieu dont on vient, dont on est parti, ni celui où l'on est censé arriver), il peut se passer n'importe quoi ; vraiment n'importe quoi, plutôt pourrions-nous dire de l'insu, de l'inédit, mais certainement sans aucun doute en lien avec soi-même.

Il y a là l'idée d'être en transit. À propos de transit, autre association cinématographique avec le film de Sofia Coppola *Lost in Translation*. Les héros y sont errants dans un hôtel international, au Japon, à Tokyo. Ils sont à l'étranger, perdus au sein d'une culture dont ils ne possèdent aucun des codes, et leur propre vie leur devient étrangère. Dans cet hôtel, les personnages iront au bout de leur dislocation, de leur déconstruction, en buvant des alcools. Sur fond de standards de jazz devenus eux aussi internationaux, comme sans origine et sans histoire.

Il est bien question d'une sorte d'exil. Pour citer Acte analytique : « la rencontre n'est rien d'autre chez le partenaire des symptômes, de tout ce qui chacun marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil du rapport sexuel. » En effet, il n'y a pas de rapport sexuel car il s'agit de positions différentes sur le plan de la castration, faisant du phallus un manque symbolique dont l'objet est imaginaire, un objet que personne ne porte. Pour

ma part, ce qui est dit là me conforte dans la définition que j'ai pu donner de l'amour que j'avais qualifié de NECTAR DE NÉVROSE.

Pour reprendre une formule des auteurs « Instant de voir – temps pour comprendre – moment de conclure », on dirait une sortie de boîte de nuit... un point conclusif serait mis au désir. Une ponctuation qui évacuerait l'inconscient. La rencontre met l'inconscient en dehors. Elle en fait apparaître l'enjeu, elle le fait même exister en le jetant dehors, en l'éjectant. Un plan du film *Drôle d'endroit pour une rencontre* illustre cet aspect dès la première minute, où l'on entend une dispute de couple dans une voiture arrêtée sur le parking en question, d'où est littéralement éjectée la femme de ce couple jouée par Catherine Deneuve qui, à partir de là, va vivre une suite de rencontres jusque-là improbables.

Quid de la question de la rencontre dans le cabinet de l'analyste... dans le cabinet de l'analyse au sens du lieu où pourrait advenir de l'analyse. Le travail consistant à prendre « conscience de la résistance à l'œuvre dans le transfert ». L'inconscient de ce que nos yeux ne voient pas, de ce que nos oreilles n'entendent pas, ce que l'idéalisation empêche... comme il peut y avoir dans la rencontre amoureuse, l'illusion de la complétude. À propos de complétude, pour anecdote, alors qu'un jour je disais à Jacques Nassif que j'avais en quelque sorte rencontré la femme de ma vie, j'ai vu son regard effrayé. Je l'ai tout de suite rassuré en lui indiquant qu'en fait, ma compagne était la personne avec qui je « m'engueulais » le mieux.

Le sujet divisé, c'est bien de cela dont il est question en multiples enjeux organisés sur le mode de l'un et de son inverse. C'est dans cette perspective qu'il est question de la rencontre de soi-même (dans cette division qui s'impose à nous mais qui disparaît de plus en plus sur le plan sociétal, parfois jusqu'au point d'une forme de déni). Heureusement, de temps en temps, la révélation à un certain moment de cette incomplétude et son acceptation adviennent et signent sans doute l'entrée dans l'âge adulte, l'acceptation donc de cette perception de soi-même comme « pas-tout ».

L'analyste doit lui-même vivre l'expérience de la destitution. Il doit accepter lui-même d'être désemparé. On est venu le voir parce qu'il était le « supposé savoir » mais cela, il le sait, ne fonctionne pas ; pour entendre quelque chose d'inouï, d'insu, il doit quitter ce costume, ce pseudo-savoir et accompagner l'analysant dans son errance...

D'une certaine façon, tout analysant, homme ou femme, se retrouve à ce moment-là féminisé, dans cette position de recherche qui consiste finalement à être « suffisamment » désemparé pour être rendu disponible.

Ce praticable ainsi constitué « suffisamment », rassurant également, doit permettre qu'effectivement pendant un temps, le fantasme ne fasse plus bord, ne tienne plus et qu'un peu de réel, des bouts de réel viennent à se manifester. Les rencontres avec les camionneurs que fait Catherine Deneuve sur cette aire d'autoroute n'existent pas comme sexuelles car elles lui arrivent alors qu'elle se vit comme absente à elle-même ; elle vit véritablement un moment de dépersonnalisation.

C'est à cet endroit que se pose la question de l'éthique de l'analyste. Ne pas céder sur son désir et permettre la découverte de l'insu de son désir à son analysant-e. Permettre en même temps qu'advienne ce moment de sidération qui fait la place à de l'insu, à de l'inédit.

Dans le film se pose par la même occasion, de l'extérieur, la question de son identité ; elle échange sa tenue vestimentaire avec une femme rencontrée par hasard dans la station service. Les auteurs écrivent à ce sujet : « c'est dans la hâte anticipative à la rencontre que je me conclus [*sic*] en un semblant, comme appui à une certaine identité (comme on l'indique actuellement, que je m'accorde une certaine existence...) ». L'habit fait le moine, disait Lacan, contrairement à ce qui se dit dans l'adage populaire.

L'analyste ne constitue que l'adresse de cette demande mais, là aussi, il ne lui sert à rien d'expliquer à son analysant quand ce dernier est, lui, en train d'éprouver ce moment d'effondrement des certitudes qui ont fabriqué jusque-là son fantasme. Cela déplace pour cet analysant la question de l'identité et, donc, de l'identification à l'analyste.

Nous pourrions terminer par un point sur la transmission que je voudrais illustrer par une petite histoire (déjà utilisée à l'occasion d'une journée des CCAF à propos de la passe). Il s'agit d'héritage. Un éleveur de chameaux vient à mourir. Son testament stipule que son troupeau de dix-sept chameaux devra être transmis comme suit : la moitié pour son premier fils, un tiers pour le second et un neuvième pour le dernier. Difficile de faire les comptes. Il est décidé de faire venir un sage qui arrive avec UN chameau qu'il va ajouter au troupeau pour faciliter les comptes. Désormais il y a donc dix-huit chameaux ce qui fait : la moitié pour le premier soit 9, un tiers pour le second soit 6 et un neuvième pour le dernier soit 2. $9 + 6 + 2$, cela fait 17, les comptes de la transmission sont justes et le sage peut repartir avec son chameau. Y a-t-il eu escroquerie, est-ce que c'est le sage qui a joué le rôle d'analyste (dans le sens de ce qui était dit hier d'Y ÊTRE) ou tout cela n'est-il qu'une histoire de chameau qui occupe la place du + 1 ? En français, « chameau » est aussi utilisé dans une expression pour qualifier quelqu'un de « coquin ».

On peut effectivement se demander s'il y a d'autres lieux que l'analyse pour que se vivent pareilles expériences.

Christophe Amestoy

RENCONTRES

Texte présenté par Christophe Amestoy pour les CCAF

C'est ainsi : en ce qui concerne les bonnes ou mauvaises rencontres, on perçoit dans l'après-coup, car c'est toujours dans l'après-coup que l'on peut savoir quelque chose, davantage ce qu'il en est de la mauvaise rencontre que de la bonne. À ce propos, il est alors question du bon ou du mauvais endroit mais aussi du bon ou du mauvais moment. De l'espace et du temps.

Pour ce qui est de notre pratique analytique, il y aurait de plus un parallèle à faire avec la question de l'humour (un des modèles les plus subtils de la communication avec ce qu'elle implique de co-construction d'éléments explicites mais surtout implicites) qui s'appuie de la même façon sur le déplacement, le jeu de mot, le rythme (le temps, donc). Il nous est difficile de ne pas nous souvenir de ce qui se dit à partir de la question : « Peut-on rire de tout ? » qui résonne avec un oui « MAIS PAS AVEC N'IMPORTE QUI ».

N'importe qui ? Bien sûr, nous pourrions entendre seulement le trait d'humour avec ceux qu'il désigne, en les excluant, comme n'en étant pas capables – d'humour. Mais, avec cette question du « n'importe quelle personne », nous ouvrons une réflexion plus large qui touche bien évidemment au transfert. En effet, comment savoir s'il s'agit de n'importe qui ou pas, comment savoir si nous pouvons nous engager mutuellement sur le terrain de l'humour, sur le terrain de l'association libre ?

Avec cette question du transfert, nous « touchons » – comme son nom l'indique – à la notion de contingence. En effet, quoi plus imprévu, de plus hasardeux qu'une rencontre qui aurait pu, ou pas, se produire, quand elle se déploie dans le contexte d'un transfert ? De façon transférentielle, les analystes, eux aussi, se rencontrent (comme tout le monde, pourrait-on dire). Seulement, cela ne suffit pas car ces rencontres sont aussi en lien avec du Politique. (Il me semble que c'était le thème général du congrès de Madrid). Le terme de « contingence » nous y mène presque directement. N'est-ce pas le terme de « contingent » découlant de la même racine latine que le mot « contingence », qui est utilisé dans le vocabulaire militaire quand il est question de se compter, de compter de combien d'hommes sont formés les différents contingents ?

Au politique nous revenons donc et, de ce point de vue, il me semble que nous pouvons faire ressortir qu'effectivement, lorsqu'une mauvaise rencontre s'est produite, c'est parfois aussi parce que c'était le mauvais moment. C'est en effet le sentiment que nous pouvons avoir au regard de l'enthousiasme qui émane des associations au travail en Amérique du Sud (la part la plus transférentielle ?) comparé avec ce qu'il se passe dans le même temps en particulier en Europe où le Politique convoque incessamment les associations – et les analystes en particulier – à réglementer leur pratique. Le fait de les solliciter pour qu'elles définissent elles-mêmes les « cadres de leurs pratiques » a eu pour ef-

fet qu'elles ont commencé par se compter et par valoriser, pour certaines d'entre elles, la façon de s'agrandir pour compter dans le paysage analytique, afin d'être un partenaire ayant du crédit auprès des autorités qui deviendraient, bientôt peut-être, de tutelle.

C'est en tout cas ce que j'ai retenu du CLG qui s'est tenu à Madrid quand, au nom de quelques associations, nous avons voulu formaliser les conditions de l'admission des nouvelles associations pour les rendre plus claires, en nous appuyant sur le « s'autoriser de soi-même et de quelques autres ». En effet, quand il s'est agi de faire consister cette notion du « quelques autres » qui est l'enjeu même de la délimitation de ce qui peut faire convergence à CONVERGENCIA, l'émotion est venue occuper le premier plan en invoquant combien les liens chaleureux qui s'étaient tissés entre différentes associations ne pouvaient supporter, au fond, la castration que supposait la clarification en question. De cela il faut que nous débattions car, à défaut d'être accueillants, prévenants avec ces nouvelles associations, il me semble que nous pourrions verser dans le mépris de celui qui ne pense pas l'autre capable de rencontrer justement ces « quelques autres » que nous tentons de former à Convergencia.

Nous ne pouvons nier par ailleurs l'anxiété générée par la promotion, au niveau des autorités sanitaires en particulier, d'autres modes « thérapeutiques » ayant pour appui un certain scientisme qui est mis en avant par des lobbies proposant à « la vente » des outils de soins avec les formations à la clef.

Le climat d'anxiété n'est en général pas favorable à l'advenue d'une expression de l'inconscient qui ne pourra prendre alors un autre chemin que le passage à l'acte ou la répétition névrotique. C'est la posture défensive qui prévaut alors. Les scissions intra-associations analytiques se sont bien souvent réalisées sur fond de redéfinition des praticables permettant la réflexion et la recherche. Un praticable, comme on le dirait pour l'art dramatique, qui puisse constituer un lieu protégé qui permette de se mettre en danger, d'accepter l'inconfort et l'intranquillité propices à la créativité et donc à l'advenue de l'imprévu, de l'inédit.

C'est au fond l'offre de la psychanalyse qui est faite dans les cabinets ou les institutions de soins. Nous tentons cette proposition d'un praticable où l'inconscient puisse se risquer avec les quelques outils que nous nous forgeons au fil du temps de notre pratique, comme des artisans. Il nous faudrait donc, sans doute, nous inspirer de notre pratique pour que de l'association puisse advenir dans notre association.

Christophe Amestoy

Discussion :

À la suite du désistement d'une association, il y a eu un changement de discutant, ce pourquoi le texte ne figure pas sur le site de Convergencia – CLF.

Nous vous le proposons ci-après, numérisé dans sa version espagnole.

Trabajo: “Rencontres” de Christophe Amestoy de Cartels Constituants de L Analyse Freudienne (Francia)

Lectura del trabajo: Moisés Azaretzky, Liliana Fernández, María Eugenia Gutiérrez y María Silvia Lazzaro

Este trabajo de lectura del texto de Christophe Amestoy fue realizado por miembros de Trieb y responde a una interlocución que sostuvimos a nivel institucional. Consideramos que el autor nos propone poner a debatir algunas de sus reflexiones, que après-coup de los últimos encuentros de la Comisión de Enlace General, formula. Reflexiones que podríamos ubicar en torno a dos cuestiones:

En primer término nos acerca un paralelo entre la práctica analítica y el terreno del humor en tanto respuesta subjetiva. Paralelo jugado en relación al concepto de transferencia entendida en su dimensión de *contingencia*. Lo contingente, en el marco de Convergencia, supone la posibilidad de un encuentro que puede o no producirse, refiere a un imprevisto, algo azaroso que puede o no suceder en transferencia. Es allí que el autor, con estos conceptos de referencia, articula desde un posible compromiso con el otro en el terreno del humor, la siguiente cuestión: “¿Podemos reírnos de todo? Si, Pero no con cualquiera”. Es a partir de allí que van a desprenderse una serie de interrogantes que atraviesan todo su trabajo: ¿Qué implica en Convergencia trabajar con el otro?, ¿De qué otro se trata? ¿Cómo se dilucida el “algunos otros” en nuestro movimiento?

Dilucidar esta cuestión nos lleva al enunciado de Lacan “*El analista sólo se autoriza por él mismo y por algunos otros*” el maestro francés alude a que “algunos” no son todos los otros, sino aquellos direccionados por las transferencias de trabajo, lo que implica que no es cualquier otro. En el seno del Movimiento, lo esperable es que los lazos entre analistas e instituciones

promuevan nuevas transferencias que acoten los efectos de la rivalidad concurrencial con el semejante. A criterio del autor, algunos encuentros de Convergencia, estuvieron comandados por lo que él pone en términos de "cálidos vínculos" entre los analistas. Vínculos donde la emoción pasó a ocupar un primer plano dando cuenta estos, de que las instituciones no pueden soportar la castración en juego en lo contingente de la transferencia, por lo que -respecto a "algunos otros"-, se cobijan en los "cálidos vínculos", impidiendo la construcción del "algunos otros" en el Movimiento. El autor pide abrir el debate sobre esta cuestión. Sabemos que los efectos de grupo o masa, en tanto ilusión de uniformidad imaginaria no son favorables a una expresión del inconsciente y atentan contra los fundamentos de nuestra Acta, que es el desafío de sostener la Convergencia, que toma su razón de ser en la diferencia fructífera. Al respecto quisiera recordar una frase de la misma: *"No consideramos, a priori, esta multiplicidad, que resulta, como un defecto. Convergencia deberá esforzarse en preservarla, sin querer totalizar ni unificar estas tentativas. Se dedicará a alojar en su seno el principio de una diferencia fecunda presente en esta multiplicidad"* (Pág.1, Acta de Fundación de Convergencia)

En esta misma línea nos dice que este trabajo con las transferencias no es suficiente en la medida que hay que introducir lo Político en su articulación con el espacio (buen o mal lugar) y el tiempo (buen o mal momento). Espacio y tiempo en que se podrían producir los malos o buenos encuentros entre analistas. Desde allí ubica que no es el mismo paisaje analítico, no son las mismas inquietudes, las que atraviesan a América del Sur y a Europa. A Europa los moviliza establecer un "marco de sus prácticas" para que los analistas y las asociaciones europeas sean considerados. En palabras del autor *"Un miembro con crédito a los ojos de las autoridades que se convertirían en bien tutelado"* o sea lo atinente a la práctica como profesión liberal a la cual el psicoanalista debe sus obligaciones cívicas. A nuestro entender, en América del Sur no es menor nuestra preocupación por el marco legal, pero en este momento nuestro acento está en un doble

horizonte que no es sin la articulación de ambos. Debatir la situación que atraviesa el Psicoanálisis y el Movimiento, en términos de su porvenir y cómo profundizar nuestra inserción en la polis, particularmente la de los practicantes del psicoanálisis, en las instituciones y organismos del Estado.

El segundo momento del trabajo aborda lo que él considera serían las condiciones favorables para la aparición de una expresión de lo inconsciente en nuestros encuentros de Convergencia. Y que esa expresión no se presentifique como un pasaje al acto o una repetición neurótica. En las vías de pensar estas condiciones favorables, el autor hace una propuesta que nosotros la leemos como una articulación entre la intensión y la extensión, al decir que necesitaríamos inspirarnos en nuestra práctica para pensar la extensión, o sea el Movimiento. Se trata de construir un artificio (los practicables) en que el inconsciente pueda arriesgarse. Si es así en la intensión, que esto mismo prevalezca en la extensión: un artificio *"que pueda constituir un lugar protegido que permita ponerse en peligro, aceptar la incomodidad y la intranquilidad que favorecen la creatividad, y por lo tanto dan lugar a lo imprevisto, a lo inédito."* El autor hace, en este punto de su trabajo, una suerte de advertencia al plantearnos que las escisiones dentro de las instituciones analíticas *"[...] ocurrieron a menudo en un fondo de redefinición de los practicables (elementos móviles de escenografía) que permitía la reflexión y la búsqueda"*. Acerca de estas expresiones nos queda el interrogante sobre su lectura de las escisiones.

Desde su propuesta de las condiciones favorables, consideramos que la idea de "redefinición" estaría en correlación con posibilitar que surja lo imprevisto, que lo real azaroso obstaculice benéficamente nuestra marcha generando, como en nuestra práctica analítica, un trabajo artesanal. Entendemos que se trataría de profundizar lo que Lacan da en llamar *"el encuentro fallido"* ya que la función de la Tyche, de lo real como encuentro, nos acerca un modo posible de subvertir la realidad, creando una hiancia que genere un trabajo entre los analistas para no quedar atrapados en las redes del principio de placer. En el Seminario de *"Los cuatro conceptos"* Lacan nos

advierte, respecto del encuentro fallido, que los mismos “[...] nos hacen concebir la realidad como [...] en souffrance,” en el sentido de que la realidad está ahí sufriendo, está a la espera. Una espera benéfica diríamos, no al modo de un orden de rutina reiterada sino que nos plantea una espera que renueve el lazo transferencial entre los analistas para hacer avanzar al Movimiento y como efecto de ello sostener la vigencia del Psicoanálisis.

Para concluir, entonces, subrayamos un punto a debatir: si la construcción del "algunos otros" en el Movimiento puede desplegarse, más allá de los "cálidos vínculos", en lo contingente de la transferencia; y un interrogante: ¿qué lectura hacemos de las escisiones que se producen en el seno de nuestro Movimiento? A lo que agregamos una pregunta que aportamos: ¿estarán ambas cuestiones íntimamente relacionadas?

Trieb, Institución Psicoanalítica, Junio del 2017, París

I-AEP

COORDINATION DES 20 ET 21 MAI 2017

Lors de la matinée du dimanche 21 mai, un hommage a été rendu à Michel Guibal, décédé le 10 mars 2017, avec notamment la projection du documentaire *Œdipe en Chine*.

La question posée par Jacques Nassif, assortie d'un texte de Giovanni Sias, n'a pu être abordée, lors de la journée du samedi 20 mai. Cette question s'adresse, du fait de notre délégation, à l'ensemble des délégués de l'I-AEP et sera donc à reprendre lors de la coordination de septembre.

Les prochaines coordinations auront lieu à Paris, à l'IPT, 83 boulevard Arago, 75014 Paris, les 23–24 septembre et les 25–26 novembre 2017.

Nous rappelons que les membres des associations de l'I-AEP peuvent venir à ces coordinations.

Michel Didierlaurent, délégué des CCAF à l'I-AEP

*Projet de
Centre Européen de Recherche et Formation en Psychanalyse*

Les textes de Giovanni Sias, Franco Quesito et Jacques Nassif parus dans le Courrier n° 5 de décembre 2016, ont fait l'objet d'une publication numérique, disponible auprès de Polimnia.

Jacques Nassif nous propose ci-après un autre texte de Giovanni Sias, diffusé au sein de l'I-AEP comme les précédents, mais non encore débattus dans cette instance.

Aux ami e s de l'Inter-Associatif Européen de psychanalyse

Y a-t-il une véritable question judiciaire pour la psychanalyse ?

Des histoires d'amour ? Et pourquoi pas le dire ainsi... Que toute cette affaire, incroyable, quasi anachronique, se passe encore des nos jours, qu'on appelle une psychanalyse, comment en parler ? Oui, des histoires d'amour, encore et toujours.

D. Bonetti, *L'Arbre effeuillé et Autres Brindilles*

Il en découle la possibilité de tirer une conclusion fort simple : tandis que l'alpha et l'oméga de l'analyse, dans le maniement du transfert ayant cours dans le lacanisme, consistait à parvenir à obtenir d'un sujet, au moins à la fin d'un parcours analytique, qu'il s'emploie à « destituer » le sujet supposé savoir, je proposerais à présent, s'il n'y a plus lieu de prendre en compte l'existence d'un analyste qui le soit déjà ni un titre à valoriser qui le nomme en l'inscrivant dans une liste, de considérer plutôt que la psychanalyse consiste à instituer un sujet supposé créer.

J. Nassif, *Clinique du psychanalyste*

Liminaires

Dans un échange avec Nizar Hatem, Franco Quesito et Jacques Nassif, Nizar m'a adressé des questions autour des difficultés que présente la réalité sociale, politique et judiciaire et auxquelles le psychanalyste est aujourd'hui confronté en Europe, et il me demande si je crois qu'il est suffisant, bien que vital, de creuser le sillon de la pensée et de la recherche psychanalytique. Il m'écrit : « Mais cela suffit-il ? L'expérience récente de l'attaque très violente subie par le courant psychanalytique, en France, au prétexte de la prise en charge médicale de l'autisme, nous a clairement posé cette question. Devons-nous ignorer une telle attaque ? Le ferions-nous dans notre pratique singulière, avec un paranoïaque ? N'y a-t-il pas quelque continuité, homologie, entre les deux situations, en intention, et en extension ? L'Inter a choisi, cette fois-là, de répondre d'une certaine façon, mais cela reste à discuter. Et pensez-vous que cela soit incompatible avec un autre projet ? Ne s'agit-il pas de deux registres distincts, mais non-exclusifs ? »

La question est posée. Je pense que, dans le futur de la psychanalyse, donner à ces interrogations une formulation acceptable est le pari que nous devons accepter de prendre.

Mais ce que je pense, c'est que nous devons nous adresser une autre demande. La question que les psychanalystes se posent aujourd'hui, à savoir : comment faire pour que l'État reconnaisse la psychanalyse et ne traîne plus des psychanalystes en justice ? trouve une réponse immédiate dans le principe d'organisation professionnelle que réclame la liberté de la psychanalyse dite laïque et la reconnaissance des psychanalystes (mais seront-ils alors encore laïques ?). Étant donné qu'une telle demande a comme unique résultat de contraindre les psychanalystes à se conformer à la règle sociale et juridique en matière de santé publique, le résultat est obligé : le psychanalyste entre dans le marché du travail comme tous les autres professionnels. Si la demande est ainsi formulée, nous n'avons qu'une seule réponse, qui nous légitime seulement en apparence, et qui en plus nous force à quitter toute préoccupation éthique pour nous obliger à suivre la déontologie professionnelle définie par les différents ordres de l'État apparentés au médical. En définitive, le psychanalyste est reconnu par l'État, mais il a perdu sa vérité pour se conformer à la même réalité que tout autre professionnel.

Je pense qu'il faut se poser une autre question, — qui n'a pas de réponse —, ce qui nous permet de ne pas rester prisonniers des apparences, mais qui ouvre et exige (car elle est exigeante en soi) : la question de poursuivre inlassablement la recherche autour de ce qui constitue en propre notre pratique, tout en sachant qu'il n'existe pas « du » psychanalyste jusqu'au moment où une demande ayant le pouvoir de le situer comme analyste lui est adressée, au moins pour celui qui a formulé sa demande d'analyse. La question qu'il faut se poser, donc, est d'une autre nature que la recherche d'une légitimation ; et celle à laquelle je

pense est : Qu'est-ce que, nous, psychanalystes, avons fait pour être persécutés par l'État ? Quelle psychanalyse avons-nous présentée et pratiquée, dans la culture et dans nos cabinets, pour la rendre tellement ostracisée de nos jours ?

Un certain nombre de psychanalystes italiens sont venus à la première rencontre de fondation du Centre européen que nous avons envisagé, ont signé le texte de fondation et ont engagé leur disponibilité à collaborer à sa constitution, bien que de la résistance n'ait pas manqué, signe que cette initiative a trouvé une écoute auprès des analystes. Et ce n'est pas un hasard si nous avons choisi l'Italie pour cette première présentation publique du projet, puisque c'est dans ce pays que l'État a fait subir à la psychanalyse le pire ostracisme, les soi-disant communautés scientifiques de psychologues ayant traîné les psychanalystes de toutes écoles comme des bandits devant les tribunaux où ils ont été condamnés en justice au pénal. Je crois bien que tout ça n'est qu'un signe avant-coureur de ce qui pourra se dérouler par la suite dans toute l'Europe.

Sommes-nous prêts à ça ? Quels choix avons-nous au cas où un tel scénario se réaliserait ? Mais je ne crois pas, néanmoins, que la question qui se pose soit de nature à vraiment permettre d'anticiper une réponse. Sur ce plan, nous nous trouverions engagés dans une confrontation avec l'État et le pouvoir judiciaire : les Italiens, pour la majorité, ont choisi la voie de se voir reconnus par l'État et, dans cette perspective, ils ont pensé pouvoir s'organiser en vue d'un agrément qui leur permettra de pratiquer la psychanalyse (l'illusion est tenace, surtout lorsqu'elle est dictée par le réalisme). D'autre part, nous avons aussi ceux qui font appel au système judiciaire pour se voir reconnus comme psychanalystes : ils ont engagé des avocats pour soulever la question de la liberté de la psychanalyse devant les tribunaux italiens, européens, des droits de l'homme, etc. Dans ce cas aussi, la question est posée en passant par le biais des organisations. Si les psychanalystes italiens ont couru en masse, à la fin du dernier siècle, pour s'inscrire sur les listes des psychothérapeutes, à l'ordre des psychologues ou à celui des médecins, c'est parce qu'ils flirtaient avec la psychopathologie, convaincus qu'ils étaient de s'occuper de maladies et d'être des soignants, croyant qu'ils pourraient mieux vendre ainsi leur savoir-faire. Ils se retrouvent à présent en difficulté, soit du point de vue de la « profession » soit du côté de leur liberté. Ils ont commencé par s'enchaîner, et, maintenant, ils demandent à un juge ou à un homme politique de les libérer. Tout laisse penser que les psychanalystes ne sont pas en mesure d'être des « esprits libres » ou de savoir sauvegarder leur liberté.

Deux questions très sérieuses sont à considérer. En premier lieu, depuis Lacan, nous ne pouvons plus penser à un analyste qui se verrait « autorisé » par l'État et donc « reconnu », avant que ne soit intervenues la demande d'analyse et la présence de l'analysant. En deuxième lieu, on ne saurait parler de « liberté » si la psychanalyse a été libérée par un juge. J'y reviendrai.

Je pense que la réponse organisationnelle est du même ordre que celle de l'action contre l'État et celle de la magistrature. C'est-à-dire que la réponse organisationnelle relève de la même paranoïa consistant à croire en l'action socia-

le. Je ne trouve pas du sens à provoquer un tel conflit. Il n'est pas possible de répondre à la paranoïa avec de la paranoïa, si politique ou judiciaire qu'elle soit.

Ce que je pense, en définitive, c'est que la question, à partir du moment où elle tourne autour de la réponse escomptée, sera à tout coup mal posée. Nous devons nous tourner vers la demande qui nous est adressée. Qu'est-ce que, nous, psychanalystes, avons fait pour nous trouver aujourd'hui dans cette position sociale ? Pourquoi la psychanalyse est-elle considérée, au niveau social et scientifique, presque comme une sorte de bavardage à propos de contes de fées, inutile et sans valeur, voire présentée par quelques-uns comme dangereuse ? Comment se fait-il que le psychanalyste passe pour un charlatan et un imposteur ? Oui, toute réponse qui a été donnée autrefois reste vraie, bien sûr : est vrai tout ce que nous avons signalé à propos de la psychiatrie, de la psychologie, etc. Mais ce sont des réponses qui ont le goût d'une justification. Tout le monde, à partir de la naissance de la psychanalyse, a développé des résistances formidables à l'égard de la théorie psychanalytique, sur l'inconscient, sur le rêve, sur le refoulement, sur le transfert (la *Übertragung*), etc. La plus grande opposition qui nous soit parvenue aura été celle du milieu médical, psychiatrique, psychologique, accompagnée par celle des épistémologues. Le mathématicien et le physicien tout comme le chimiste ou le biologiste n'ont normalement montré aucun intérêt pour la psychanalyse en tant que science.

En revanche, pour les artistes, les poètes, les écrivains, leur inconscient est un savoir naturel, aux dires de Freud, et rien, jusqu'à présent, n'est arrivé à nous convaincre du contraire. Leur soutien, ou mieux, seulement leur solidarité a véritablement permis à la psychanalyse de survivre et de produire son travail dans la civilisation.

Il ne faut pas, par ailleurs, oublier que l'affaire psychanalytique est l'histoire d'un échec et que l'intéressant est de voir comment elle s'en sort pour renaître. Si l'on prend ce fait en considération, il devient nécessaire, de réélaborer notre présence dans l'état actuel des choses, en tenant compte de notre histoire. Le « troisième temps » de la psychanalyse réclamé par Jacques Nassif, je crois, est la tâche qui nous incombe dans les années à venir.

Mais, quel sens lui donner ? Qu'y a-t-il lieu d'entendre avec la proposition d'un « troisième temps » ? Bien sûr, nous pouvons comprendre que, si nous avons eu un premier temps avec Freud et la première génération d'analystes et puis un deuxième avec la réécriture par Bion et par Lacan (dans la langue anglo-saxonne et dans les langues romanes), il n'est pas tout à fait hors de propos de penser à une nouvelle réécriture de l'expérience de la psychanalyse qui serait mieux adaptée à notre génération. Mais, d'où vient cette réécriture, quel mouvement de la pensée, quelle expérience de la clinique, quel mouvement artistique, littéraire ou scientifique d'aujourd'hui peut nous pousser vers l'invention ? Rester attachés, et par un double lien, aux théorisations et aux catégories des nos maîtres n'offre aucune issue, on le comprend bien, ne serait-ce que parce que la nouvelle génération, celle qui est en analyse parmi nous n'est pas très

sensible à ces catégories, étant donné les modifications dans le langage, vraiment historiques et radicales, qui sont intervenues. J'en ai déjà parlé. Il faut que nous nous renouvelions nous tenant au plus juste du langage des analysants que nous écoutons.

Pour ce qui concerne notre histoire de psychanalystes, je pense qu'on devrait remonter au congrès de Paris de 1938. Le résultat de ce congrès a été le choix thérapeutique qui a dominé la psychanalyse par la suite. En plus d'une occasion, Freud, depuis au moins 1926, a exprimé sa préoccupation à l'égard des dérives thérapeutiques de l'analyse. Ce qu'il envisageait est une psychanalyse qui trouve sa place dans le domaine de la science, parce qu'elle appartient à la pensée scientifique, et il nous pousse à prêter attention au fait qu'on ne doit pas sacrifier la science au profit de la thérapie. Ce que Freud disait, à l'époque, est qu'il souhaitait pour la psychanalyse un destin meilleur.

Par contre, il faut remarquer que Freud est fort contradictoire dans ses expressions. Son langage trahit sa formation médicale et sa recherche comporte un florilège de maladies, malades, patients, troubles, et tous les mots qui appartiennent au monde médical. Cela donne l'impression – mais il faut souligner que c'est une impression que provoque l'usage de certains mots –, que tout ce dont il parle est de l'ordre de la pathologie. Et, cependant, si nous allons chercher derrière les mots employés, nous trouvons autre chose : par exemple, pour ce qui concerne l'hystérie – à laquelle Freud fait référence pour nous introduire à ce par quoi l'invention de la psychanalyse s'est indubitablement manifestée – même s'il est vrai qu'il pense être en présence d'une pathologie psychique qu'il faut soigner, il se trouve que la façon dont il en parle consiste à considérer que l'hystérie relève d'un système de pensée qui vient de plus loin que la médecine, à savoir – de la rhétorique ancienne grecque, où cette modalité du discours s'appelle *hysteron proteron*. Tout cela est particulièrement évident dans le cas de madame Emmy von N., tel que je l'ai déjà analysé dans un essai sur l'épistémologie freudienne. Freud ne l'a pas vu, bien qu'il l'ait remarqué en note, sans se rendre compte de ce qu'il écrivait, lancé comme il était sur la voie de la pathologie et de l'étiologie. Mais cette omission sera fort intéressante par la suite de son élaboration. Dans *L'homme Moïse*, on rencontre un petit texte de trois à quatre pages sur la *Geistigkeit* qui conserve l'héritage freudien, ce mot allemand intraduisible que j'ai proposé de traduire par « sagesse ». Ce sont ces pages qui ont été lues par sa fille, Anna, dans ce congrès de 1938. Mais personne ne s'est aperçu du changement imprimé par Freud à la démarche de son discours. Ce petit texte, en s'éloignant de toute hypothèse ayant trait au soin dans l'expérience de la psychanalyse, est resté incompréhensible à tout le monde, et personne n'y a prêté attention. La suite, nous la connaissons tous : la psychanalyse est devenue le patrimoine de la psychiatrie, utilisée comme technique de soin, et le Freud qui a survécu est celui de la pathologie psychique et de sa cure.

Aux temps de la réécriture par Lacan et par Bion – ce que nous pouvons entendre comme le deuxième temps de la psychanalyse –, beaucoup de choses ont

changé, et une autre pensée a fait son apparition sur la scène culturelle, mais la question de la *Geistigkeit* n'a toujours pas trouvé son articulation, écartée dans l'élaboration de la psychanalyse, qui reste toujours une affaire de soin et de pathologie psychique. Il semble impossible que l'Occident puisse parvenir à un sentiment de la souffrance humaine qui ne fasse pas l'objet d'une médicalisation. Et toute l'attention portée par Lacan à la question du langage n'a pas suffi à marquer la différence. L'affaire reste thérapeutique.

Par ailleurs, si nous tenons compte du fait que la pensée freudienne a trouvé à se nourrir de la tradition juive (et nous ne pouvons pas ne pas la prendre au sérieux), il faut qu'on réexamine attentivement le mot de « thérapie ». Il est certain que Freud fait emprunt au langage de la clinique médicale. Mais il ne faut pas se tromper. Car si la thérapie est absolument, chez Freud, liée à la théorie, c'est parce qu'il n'y a pas de théorie qui ne procède de la pratique. Dans la pensée juive, la pratique est déjà théorie. Ce qu'il appelle thérapie, c'est donc la pratique de l'analyse, et c'est uniquement à cause d'un préjugé – qu'il a contribué à répandre avec son langage médical – que l'on a conclu que la pratique de la psychanalyse est une thérapie, c'est-à-dire une technique thérapeutique qui se voit appliquée aux patients atteints de troubles mentaux. Et, bien que Freud continue d'être porté par le souffle cartésien de la science moderne (même s'il la met en contradiction avec son fameux : « la psyché est étendue », en prononçant que « la base de l'esprit psychanalytique est constituée par un préalable dont la discussion est réservée à la pensée philosophique », etc.), il y a, dans l'élaboration de la psychanalyse, tout autant d'emprunts à la sagesse juive, dont il faudrait tenir compte dans la retransmission actuelle de ce qu'est vraiment la psychanalyse. Ce n'est pas par hasard que Anna Freud, lors du congrès de Jérusalem, devant un auditoire presque entièrement formé de chrétiens, affirme que la psychanalyse est une science hébraïque.

La question

J'en arrive maintenant au cœur de la question que j'ai en tête de vous proposer, car, si l'on veut envisager que puisse exister un troisième temps pour la psychanalyse, il faut prendre les choses en partant de la question posée par la thérapie. En fait, si la psychanalyse reste une affaire de thérapie, elle ne peut pas atteindre le point où se dévoile sa vocation scientifique. C'est-à-dire que nous ne pouvons pas avoir une psychanalyse thérapeutique, sinon aux dépens de la théorie, de la clinique et de la formation : si l'on veut que la psychanalyse se range du côté de la science, il faut abandonner les suggestions thérapeutiques.

Il faut considérer deux choses :

a) toutes les thérapies, y compris la thérapie psychanalytique, sont immédiatement prises dans le filet de l'idéologie. À partir du moment où la psychanalyse est entrée dans le patrimoine des psychiatres et des psychologues, elle a abandonné sa vocation scientifique et s'est proposée comme un soin pour les

troubles mentaux. En rejoignant le versant médical de sa pratique, la cure psychanalytique est entrée en concurrence avec les pratiques thérapeutiques en se proposant comme voie vers la santé mentale. Or le concept même de « santé mentale » est tout à fait d'ordre idéologique, toujours lié qu'il est aux croyances de l'époque ;

b) la concurrence avec les autres théories psychologiques et psychiatriques a lancé le psychanalyste dans le domaine d'une « politique de concurrence ». Le psychanalyste s'est vu engagé dans un combat pour se voir reconnu le droit de rester sur le marché, comme tout autre professionnel de la santé. Mais jouer ce jeu de la concurrence ne peut se faire qu'au détriment d'un transfert qui, dans le cas de la psychanalyse, ne doit pas seulement être utilisé pour séduire, mais doit pouvoir justement être lui-même analysé.

Le marché de la santé est très capricieux et, à ma connaissance, il n'est jamais gouverné par la science. Le résultat du combat sur le terrain de l'idéologie est que le psychanalyste, en quête d'une garantie juridique et sociale, a disparu ou est en train de disparaître. C'est déjà le cas aux États-Unis, en Allemagne et en Espagne, déjà au siècle dernier, ainsi qu'aujourd'hui en Italie et en Belgique, et les diatribes sur la cure de l'autisme laissent pressentir qu'en France les conditions de la marginalisation de la psychanalyse sont déjà réunies.

Ce que je ne comprends pas, c'est l'étonnement des psychanalystes face à l'offensive contre la psychanalyse. L'ambiguïté de Freud sur la psychothérapie n'est pas une justification à la dérive d'aujourd'hui. J'ai souligné plus d'une fois que la chose n'a pas un caractère de nouveauté. Ce n'est pas seulement Freud qui a été ostracisé, mais d'abord Theodor Reik, qui n'était pas médecin mais philosophe : il a subi en 1926 un procès pour abus d'exercice de la profession médicale. En Italie, aujourd'hui, on a inventé l'abus de la profession de psychologue. Rien de nouveau, donc, sous le soleil !

Il me semble assez clair que cette situation ne vient pas de nulle part ! Là où le psychanalyste se déguise en soignant et parle en se présentant comme un professionnel de santé, on ne doit pas s'étonner que l'État et les ordres médicaux ou paramédicaux mesurent si sont respectées les règles du marché et de la concurrence professionnelle, en se mettant sur le terrain de la validité scientifique de la thérapie. Tout ça n'est pas seulement à assigner à l'ambiguïté de Freud, mais à la situation de la psychanalyse depuis sa complète manipulation opérée par la psychiatrie et, en général, par la médecine.

Or, la question se pose exactement à ce niveau : croyons-nous vraiment que la psychanalyse est une cure (et ce n'est plus le cas, ni le moment de faire des sophismes autour de ce mot !) ? Qu'elle est la dépositaire d'une technique et d'une théorie pour soigner névroses ou psychoses, voire l'autisme ? L'analysant qui vient chez nous est-il à assimiler à un patient (et ce n'est pas une question lunatique !) ? La douleur dont il se plaint et dont il parle est-elle une maladie ? En définitive, la psychanalyse est-elle une question de santé mentale ? Est-il possible, après Freud, de penser l'homme en dehors de la névrose ? Et combien d'autres questions du même ordre ne peut-on pas se poser !

Si Freud préconisait pour la psychanalyse un destin meilleur que celui d'être impliquée dans une cure associée à la psychiatrie, etc., il faut identifier, dans le parcours de l'histoire, quelle pourrait être la voie à remonter, et retrouver le langage qui soutiendrait un tel espoir et cette nouvelle expérience de la psychanalyse ayant atteint son troisième temps.

C'est à partir de cette considération que je peux chercher ce qui me fait franchir le seuil qui fait passer de la thérapie à la science. À savoir : la thérapie procède à partir de ce que l'on sait : elle est une application ; la science, au contraire, ne peut avoir lieu qu'à partir d'un passage par l'ignorance : elle n'est pas une application et, pour ce qui concerne la psychanalyse, elle doit passer par une invention tant sur le plan de sa théorisation que sur le plan de sa technique ; et pour ce qui concerne cette technique, elle ne saurait être protocolaire puisqu'elle se doit d'être différente pour chacun des sujets concernés à partir du moment où elle s'enracine dans le transfert. En plus, la science n'avance pas, comme la médecine d'aujourd'hui, par la pensée unique, elle n'est pas alignée à la vérité consolidée du sens commun et d'une science qui se prétend « officielle » ; la vérité de la science réside dans la rigueur de ses propositions, et son processus est signé par les erreurs, par l'incomplétude, par l'impossibilité de tout tenir en un seul savoir. La science n'est pas en quête de confirmation mais de limitations de son savoir, elle cherche plutôt les falsifications de la théorie, car elle sait que la confirmation est la mort de la recherche. Freud nous a poussés à ne pas rester dans la situation imaginaire de nos prétendus succès pour nous inciter à apprendre par l'expérience, c'est-à-dire, à partir de nos erreurs.

Si la théorie en psychanalyse est la façon de penser et de réélaborer ce qu'on trouve dans la pratique, elle n'est qu'une conjecture et, comme telle, n'a pas un caractère d'exhaustivité ni non plus de complétude ou de certitude. Il faut considérer que la pratique qui lie analyste et analysant dans une expérience unique n'est pas en mesure d'éviter que ne se produisent des variations dans la cure-type, tant au niveau de la théorie que de la technique.

Et, à partir de mon expérience, l'idée que la relation qui lie l'analyste à l'analysant soit thérapeutique m'inspire bien des doutes, mais, comme le souligne Daniel Bonetti dans l'exergue que j'ai reprise de son *Arbre effeuillé*, c'est par de l'« amour » qu'ils sont liés, et c'est l'amour qui joue à travers eux sa partie, mais un amour qui est celui « de » la langue (dans le sens où c'est la langue qui nous aime).

Dans le premier temps de notre histoire, l'ambiguïté de Freud entre thérapie et science ou, mieux la confusion entre les deux, n'ont pas affranchi la psychanalyse de la médecine, tant et si bien que, par la suite, les médecins sont parvenus à étendre leur domaine en élargissant leur domination sur la psychanalyse elle-même. Il faut que nous nous posions une question : ce qu'on appelle « hystérie », « phobie », « névrose obsessionnelle », « paranoïa », « schizophrénie », parlons-nous de choses réelles ? S'agit-il de véritables pathologies ? L'ambiguïté freudienne n'a pas donné de réponse à la question, bien

que son élaboration l'ait fait s'éloigner de la position psychiatrique. Plus que des pathologies, Freud avait construit des « figures » de la clinique, même si celles-ci procédaient du discours psychiatrique.

Dans le deuxième temps de notre histoire, Lacan a tourné la chose en la posant sur le plan du langage, en introduisant le concept de « discours ». Mais restait quand même en place la fonction curative de la psychanalyse. La complexité de l'élaboration lacanienne n'a pas été en mesure d'introduire une conception différente de la psychanalyse : le temps n'était pas encore accompli pour une approche de la psychanalyse s'adressant à la mise en œuvre du symptôme hors du cadre de toute pathologie et de toutes ces maladies imaginaires de la *psyché*. Sans savoir comment s'en sortir, il se débrouille avec l'affirmation que la thérapie n'est pas le but d'une psychanalyse mais qu'elle reste son effet. Et je suis tout à fait d'accord, mais, en ce cas, il faut aussi bien préciser ce que l'on entend encore avec le mot de « thérapie » !

Toutefois, dans les œuvres de Freud et de Lacan, nous avons tout ce qu'il faut pour envisager une psychanalyse qui ne soit pas thérapeutique, éloignée de tout concept pouvant rappeler le mythe de la santé mentale ou évoquer la réalité du trouble psychique, pour nous tourner vers une prise en compte du tragique de la vie, notamment à propos du désir et de ses interdictions. Une psychanalyse qui vise à la *Geistigkeit* voit son but se tourner vers ce qui pourrait donner un principe éthique de la vie.

Quelles sont, donc, les voies par lesquelles il faudrait passer pour que la psychanalyse puisse retrouver son côté scientifique ?

Bion et Lacan ont constitué le deuxième temps de la psychanalyse parce que leur (ré)écriture a apporté de grandes nouveautés dans le langage psychanalytique. Toutefois, ils ont conservé un sens thérapeutique à leur discours et, surtout, ils sont restés enclavés dans le système logique de la médecine, c'est-à-dire la recherche d'une étiologie et la conviction intime que la psychanalyse sert bien à la cure des pathologies psychiques. Cette position idéale (ou idéologique ?) est très romantique. Ce que Freud et d'autres appellent « névrose » et « psychose » ne sont pas des maladies, mais sont les traits les plus propres du psychisme. Quand Freud, dans *Le Poète et la Fantaisie* parle de l'analyse, il parle de la possibilité qu'a l'analysant de dire ce dont il est content et aussi sa souffrance. Il va de soi qu'ici « souffrance » n'a pas le sens de « maladie », mais qu'il se réfère à la souffrance psychique, à savoir : la condition existentielle de l'homme qui est celle du mal-être (voir l'élaboration philosophique de Ortega y Gasset, ou le Freud du *Malaise dans la civilisation*). D'ailleurs, c'est toujours Freud qui, à la fin de sa vie, nous donne quelques mots nous permettant de mieux comprendre. Il nous dit que le moi « normal » n'est qu'une illusion, une « fiction », parce que le moi est toujours – et d'une manière diverse – « psychotique » (voir *L'analyse finie et l'analyse infinie*). Mais je n'ai plus aucun doute : Freud a été intéressé par le fonctionnement de l'appareil psychique comme sous-tendant véritablement l'existence de l'être humain, tant de ses actions que de sa manière de vivre la réalité sociale.

Nous n'avons plus aucune nécessité d'avoir recours à un langage médical pour cette recherche : il faut donc plutôt se demander si, aujourd'hui, un tel langage ne constitue pas un véritable obstacle.

La voie d'où pourrait venir une renaissance de la psychanalyse est celle de sa réécriture ; elle n'est aujourd'hui possible que dans l'élaboration d'un nouveau langage expurgé de toute référence médicale et thérapeutique, sans tomber dans la bêtise de la « parole qui soigne » : ce qui est très romantique, n'est-ce pas, mais vraiment trompeur, car on ne saurait nier qu'il est inutile et très fallacieux de se mettre encore à croire que la parole peut être assimilée à un médicament ! Il est plutôt évident que, si la prise en compte du langage nous éloigne de toutes les perspectives curatives dans la pratique et l'expérience de la psychanalyse, il nous devient possible de retrouver ce langage dans le domaine de la science.

Je voudrais indiquer ici deux domaines (mais il y en a bien d'autres !) qui pourraient servir de cadre au déploiement de cette recherche :

a) celui de la *rhétorique*, tel qu'il se voit convoqué dans ma lecture des *Études sur l'hystérie*. Quand Freud présente ses cas cliniques, bien qu'il ne s'en aperçoive pas, c'est au jeu d'une rhétorique qu'il convient d'assigner l'explication du discours hystérique, comme cela est clairement énoncé dans une note du texte sur Emmy von N. La note en question se présente comme une analyse du fonctionnement du langage dans le cas de l'hystérie, et il apparaît qu'il se développe dans l'inversion de l'ordre logique des mots par rapport à l'ordre des actions. Le dernier devient le premier. C'est-à-dire que, dans l'hystérie, il constate que se joue une inversion de l'ordre chronologique de la succession des événements dont il est parlé, pour donner plus d'importance ou pour faire que ce qui est venu en dernier ait un impact plus particulièrement expressif. Dans le discours hystérique, cet impact se joue toujours sur les tonalités que prend la représentation et sur son effet dramatique. On assiste ainsi à une inversion logico-temporelle ou logico-spatiale, selon le contexte. Cette modalité de discours, que Freud appelle « hystérie », est celle-là même que, dans la rhétorique classique, on appelle *hystero proteron*. Pourquoi Freud ne réalise-t-il pas la portée de sa découverte, restant engoncé dans la recherche infructueuse de la pathogenèse des symptômes hystériques ? Pourquoi ne s'aperçoit-il pas que, par la simple remarque qu'il s'autorise à faire, il emmène l'hystérie en dehors de la psychopathologie pour la restituer dans sa réalité de « figure du discours », à savoir dans sa fonction de représentation ? Parce que Freud reste enfermé dans la rémanence du langage médical qui l'empêche de prendre la mesure de ce dont il est capable de témoigner, mais en s'interdisant d'élaborer ce qu'il découvre et de prendre conscience de l'ampleur subversive de sa recherche qui, sur le plan scientifique, nous mène à considérer le fonctionnement des figures rhétoriques du discours dans l'organisation matérielle de la vie, dans l'organisation d'une réalité imaginaire qui gouverne le sens des mots et la compréhension de ce que l'on voit ou de ce qu'on entend, compréhension qui se réalise dans la représentation que l'on a de soi dans le monde ;

b) celui de la logique mathématique pourrait avoir la même portée, si on le convoque dans le champ de la théorie et de la clinique psychanalytiques. Les mathématiques sont en mesure de nous donner un langage plus approprié pour parler de l'inconscient, par exemple, ou du mécanisme du refoulement, de la fonction du refoulement originaire aussi bien, ou encore pour analyser la logique et la relation qu'il y a entre le langage et l'expression qui va construire la présence que manifeste un sujet. La logique mathématique pourrait ainsi avoir une grande valeur dans la construction d'une théorie qui devrait pouvoir surgir de la pratique d'écoute du psychanalyste. En plus, elle pourrait devenir le plan sur lequel se déroule la discussion sur la théorie, surtout si l'on s'emploie dans un collectif à une discussion pouvant aboutir à une réfutation, à une mise en discussion un peu plus sérieuse et seule susceptible de relancer constamment l'activité théorique de la psychanalyse.

Ce que je voudrais suggérer, c'est que la psychanalyse est prise dans une conceptualité qui fait déjà partie du patrimoine de notre histoire et qui est ce que nous a légué l'enseignement de nos maîtres. Or elle ne peut plus être une matière d'enseignement solipsiste, comme c'est le cas depuis les années quarante du XX^e siècle, là où s'est forgé ce discours jargonnant qui mélange la terminologie médicale et psychiatrique avec les mots du dictionnaire freudien. C'est en adoptant cette manière qu'elle a produit sa fascination jusqu'en 1980, en se présentant comme une méthode curative, sans s'apercevoir que sa fortune était liée à la mode de l'époque et à l'usage d'une psychanalyse qui s'était constituée dans un langage qui donnait à la clinique un statut thérapeutique, à côté des autres formes médicales, mais sans éviter une médicalisation des figures de la clinique, c'est-à-dire de la vie psychique.

Dans la même période, Lacan et Bion ont introduit un autre langage, riche des propositions philosophiques, littéraires, mathématiques, biologiques, linguistiques, géométriques, etc. Ils ont été rejetés par l'appareil bureaucratique, pour avoir tenté de refuser à leur tour le jargon et la technique établie, bien qu'ils ne se soient pas écartés de la conception de la psychanalyse comme cure. Mais, à travers leurs écrits, autant que par le nouveau langage qu'ils ont employé, a pu surgir un côté non thérapeutique qui a empêché toute réduction à un biologisme encore aggravé et qui nous a réorientés vers la prise en compte de la vérité du sujet. (Les études de Bion, par exemple, sur la schizophrénie *non psychotique* ont encore aujourd'hui leur valeur).

On leur a reproché de faire de la philosophie et de la littérature, et la teneur de ce reproche n'était pas complètement inappropriée. En effet, le dernier travail de Bion a été la trilogie, *Une Mémoire du futur*, écrite dans une langue littéraire, et cela donne un ouvrage de haute littérature, une littérature qui fait encore grand cas de la clinique.

En tout état de cause, c'est cela même que nous devons mettre en avant : c'est le langage qui fait la théorie, si bien que tout changement de langage nous introduit à aborder de nouvelles terres par une nouvelle voie. À partir des exemples les plus importants de notre histoire, nous pouvons comprendre comment

s'est passée la rénovation de notre discipline ou la stagnation de la théorie. Et rien ne sera possible sinon dans un langage éloigné de tout jargon. Lacan et Bion sont devenus célèbres parce que ils ont constitué leurs écoles. Mais leurs écoles ont enfermé leur langage dans un nouveau jargon.

Aujourd'hui, si nous voulons réaffirmer l'existence de la psychanalyse, ce n'est pas à un juge que nous devons faire appel, mais plutôt à tout ce qui serait susceptible de nous mettre au travail pour amender, non des textes de loi, mais notre langage lui-même. Ce qu'il nous incombe, c'est de pouvoir retrouver notre place dans la civilisation, face au malaise qui la pourrit. Il nous faut pour cela rejeter le jargon, repartir de notre écoute, réélaborer notre langage, en sachant que tout cela est possible seulement dans ce que j'ai appelé la « solidarité entre les pratiques scientifiques et artistiques », solidarité dont la psychanalyse participe de son côté, contribuant ainsi au travail de régénération de la civilisation.

Quand j'entends des collègues réclamer que ce soient la magistrature ou les politiciens qui leur octroient une liberté pour la psychanalyse, j'ai l'intime conviction qu'ils sont à la recherche d'une place sociale, et il en va donc de même pour ceux qui ont estimé important de s'installer comme psychanalystes en se mettant à l'abri de l'ordre des psychologues. N'apparaît-il donc pas, alors, qu'ils éprouvent le sentiment précis de n'avoir aucune existence dans la réalité sociale en tant que psychanalystes ? Or c'est vrai ! Nous n'avons aucune réalité, aucun « être » : nous sommes le « néant » d'être ! Nous sommes les *aristoi* auxquels Platon accordait l'exercice de la philosophie. Nous sommes par la psychanalyse les *aristoi* de la sagesse ! Les *aristoi* de la pensée libre, qui nous plonge dans une solitude irrémédiable.

Si un tribunal ou un parlement nous reconnaissait un « être », nous nous retrouverions en dehors de la psychanalyse, de sa liberté et de la nôtre. Car cette reconnaissance ne saurait se faire qu'au prix de la liberté de la psychanalyse. C'est-à-dire que le psychanalyste sera peut-être reconnu comme tel, mais au-delà de toute demande d'analyse, et seulement en sa position de professionnel sur le marché du travail. Ainsi il pourra peut-être agir dans la société et dans les lieux de soins. Mais ce ne pourra jamais être en tant que psychanalyste, parce que celui-ci n'existe pas avant que ne lui soit adressée la demande d'un possible analysant, à partir de laquelle il peut peut-être lui-même s'affirmer comme son psychanalyste. C'est l'analysant avec sa demande qui fait le psychanalyste, par une reconnaissance très particulière qui concerne le transfert. Avant que ne joue cette condition, il n'y a pas de psychanalyste.

Si j'insiste sur la question du langage, c'est parce qu'il m'apparaît que c'est la question la plus importante en ce moment de l'histoire de la psychanalyse, pour aborder les difficultés qu'elle traverse aujourd'hui. Mais je trouve surtout que, si nous ne nous montrons pas capables d'une réflexion profonde sur ce sujet, nous ne serons pas en mesure d'accomplir la tâche qui nous a laissée Freud en 1938, en introduisant le concept de la *Geistigkeit*.

Pour élaborer la *Geistigkeit* dans l'expérience de la psychanalyse, le langage que nous avons reçu en héritage de nos maîtres n'est plus suffisant. Comment

considérer que pourrait s'opérer le passage que préconisait Freud à cette époque, de la sensibilité à la *Geistigkeit*? Quelle élaboration soutient ce « passage »? Comment considérer la *Geistigkeit*, c'est-à-dire la sagesse, sur le chemin que nous a fait parcourir la science, à savoir le discours de l'Occident aujourd'hui? C'est en ces termes que l'on pourrait cerner la question relative au langage. Il faut considérer le fait que les permanences d'un langage dépassé deviennent de plus en plus des croyances. Et si notre langage n'est pas rendu à même de soutenir une nouvelle élaboration de l'expérience, nous ne trouverons pas la voie d'un troisième temps de la psychanalyse.

C'est-à-dire que ce troisième temps sera possible si, et seulement si, on élabore la langue qui rendra possible un virage de l'expérience à la théorie.

En conclusion : si nous parvenions à réaliser un tel remaniement du langage et si nous nous rendions capables de nous éloigner de toute perspective thérapeutique, nous permettant d'abandonner toute prise en considération de l'hypothèse curative de la psychanalyse – qui n'est valable que si, d'une manière ou d'une autre, nous continuons de croire à la mythologie de la névrose ou de la psychose comme maladies psychiques –, nous serions en mesure d'atteindre au moins deux résultats :

- a) l'élaboration du langage nous pousse déjà vers le troisième temps de la psychanalyse, qui nous obligerait à nous renouveler nous-même en même temps que nos idées sur le sens de notre expérience de psychanalystes ;
- b) une nouvelle élaboration du langage sera en mesure de faire virer la psychanalyse de sa fonction curative en nous permettant de nous diriger vers d'autres interlocuteurs que les ordres médicaux, les juges, ou les lois d'État sur la santé publique.

Il est vrai qu'ainsi, nous nous trouverons déplacés par rapport à notre confort professionnel, ayant perdu la reconnaissance publique de notre ressort thérapeutique. On ne pourra plus vendre à bon marché la compétence curative de la psychanalyse parmi les médecins ou les psychiatres, ou dans les lieux de soins pour des fantomatiques maladies psychiques (mais une existence du psychanalyste est-elle possible dans les institutions de cure? Je vous renvoie à une intervention très intéressante de Moustapha Safouan à ce propos.) Mais, arrivés en ce point, nous sommes vraiment convaincus de ne pas avoir grand-chose à perdre, en perdant une position imaginaire qui jamais ne nous permettra d'accéder à la réalité de la fonction du psychanalyste et de sa liberté?

C'est seulement à cette condition que nous n'aurons plus rien à voir avec les juges ni avec la justice, n'étant plus impliqués dans ce spectacle qui se déroule dans les arènes trompeuses du cirque de la psychothérapie.

Il deviendra alors possible d'envisager une psychanalyse dont la tâche dans la civilisation ne sera plus celle de replâtrer un manque, mais celle d'apporter une autre culture dans laquelle nous n'aurions plus à payer notre dette à l'idéologie du mal avec laquelle l'Occident a construit son langage et son pouvoir. Ne sera-t-on pas là en train de passer vers le troisième temps de la psychanalyse?

GIOVANNI SIAS
Via Pellegrino Rossi, 98 – 20161 Milano
Tel. 00393483573676
giosias@gmail.com

Merci à Jacques Nassif qui a révisé ce texte.

Lire, voir, entendre

UNE SAISON INHABITABLE de Françoise Wilder

SYNOPSIS

On ne possède jamais une maison. On l'occupe. Au mieux on l'habite.

Il arrive qu'elle se débarrasse de vous, en s'effondrant, sans prévenir. Même après quatorze ans de bons et loyaux services; sans raison connue.

On ne résiste pas à en exiger, à en chercher, des raisons ! On aurait mieux fait de prendre sa pelle, une benne à démolition, et de se soumettre. Mais la passion des raisons, des causes et des responsabilités vous tient. Hélas !

La vie quotidienne au milieu des décombres en temps de paix. L'initiation aux procès jusqu'à l'issue. Fatale.

Entre le début et la fin, on a pu se distraire de ses malheurs par le rabâchage, le Code civil, l'effet quantique du papillon sur le tractopelle ; on s'est amusé à écrire un livre, à tomber amoureux, à voir s'effondrer le terminal de Roissy (et le parc Vulcania), à chanter et à déchanter.

Après reconstruction et perte de tout espoir de réparation – quoique... – on apprend qu'une catastrophe découpée en tranches bien fines et saignantes provoque le rire.

Et qu'il vaut mieux pour donner une chance à la paix de l'esprit au temps de cette drôle de guerre s'adresser à la Justice, aller au Tribunal, comme on irait au Casino...

100 courts chapitres.

J'ai écrit *Une Saison inhabitable* dans le genre d'une tradition, celle des romans populaires chinois, qui font récit des heurs et malheurs du petit peuple ainsi que des déconvenues de toute sorte dans un style drolatique, très loin des grands et beaux romans de cour.

Dans le cas de mon roman chinois, il s'agit d'un malheur. J'habitais à la limite du bois de Montmaur, à Montpellier, quand 75 m² de la maison construite quatorze ans auparavant se sont écroulés en moins de deux minutes.

Personne dessous. Enfin, tout dépend de ce qu'on appelle « personne ».

Françoise Wilder,
3 rue Anatole-France, 34000 Montpellier.
06 61 14 76 97
francoise.wilder@orange.fr

TROUVAILLE

« Va jusqu'au bout de tes erreurs, au moins de quelques-unes, de façon à en bien pouvoir observer le type. Sinon, t'arrêtant à mi-chemin, tu iras toujours aveuglément reprenant le même genre d'erreurs, de bout en bout de ta vie, ce que certains appelleront ta « destinée ». L'ennemi, qui est ta structure, force-là à se découvrir. Si tu n'as pas pu gauchir ta destinée, tu n'auras été qu'un appartement loué. » Henri Michaux, *Poteaux d'angle*, Gallimard, 2004.

proposée par C.C.

BLOC-NOTES

Toute modification de vos coordonnées est à adresser à :
isabelle.dufresnoy@gmail.com 06.81.55.50.34.

○
Nous souhaitons la bienvenue à Sihem Keller, nouveau membre des CCAF :
Sihem Keller, 18 avenue du Général-de-Gaulle, 91450 SOISY
lien.sihemkeller@yahoo.fr

○
Veuillez noter la nouvelle adresse électronique de Marie Diebler :
marie.diebler@icloud.com

○
Albert Santelli a participé à la réalisation de ce Courrier : il a attentivement revu chacun des articles, que ce soit au niveau du contenu ou de la mise en page, et réalisé le sommaire.

○
Ceux qui le souhaitent peuvent demander à recevoir le Courrier en version numérique. La version papier continue, bien sûr, à exister.

○
Nous avons désormais un nouveau support d'échange entre deux numéros du Courrier : La Lettre des CCAF (lettre numérique) dont Claire Colombier assure la réalisation. Les textes pour l'un et l'autre sont à adresser dès qu'ils sont prêts à ccolombierpro@gmail.com

Le prochain Courrier sera réalisé après l'AG de janvier 2018, sauf si un afflux important de textes rend nécessaire la réalisation d'un numéro au quatrième trimestre 2017.

AGENDA

16 et 17 septembre 2017 – 18 et 19 novembre 2017 à l'IPT (Paris 14^e)
Coordinations de l'I-AEP

9 décembre 2017 Journée de travail des CCAF

20 et 21 janvier 2018 AGE et AGO des CCAF

SOMMAIRE

VIE DES CCAF, I-AEP, CONVERGENCIA

Journées de travail des 17 et 18 juin 2017	p. 5
Colloque de Convergencia	p. 17
I-AEP	p. 29

<i>LIRE, VOIR, ENTENDRE</i>	p. 47
-----------------------------	-------

<i>AGENDA et BLOC-NOTES</i>	p. 49
-----------------------------	-------

